



N°3

Faire
l'épreuve
du corps
collectif:
impressions
d'Outre-
Manche

Catherine Bernard

**PAROLES
D'AUTRICES
& D'AUTEURS**

Tribune de la
quarantaine

Corps souffrants, corps contraints ou festifs, fantômes ou charnels, lisibles ou étranges, la littérature anglaise est peuplée de corps qui disent plus que la seule condition physique de l'humain. En eux se dit, se murmure, se crie parfois un être au monde incarné, qui s'imagine et se pense au pli de la chair et de la pensée.

La fièvre qui menace d'emporter Marianne Dashwood dans *Raison et sentiment* (*Sense and Sensibility*, 1811) de Jane Austen est bien plus que la fièvre amoureuse de celle qui se sait délaissée, elle est bien plus qu'un *topos* littéraire ; elle est l'expérience radicale, suprême, d'une lutte entre désir de vie et désir de mort, entre le jour et la nuit, entre l'amour des lendemains et la jouissance mélancolique. Cet entrelacs premier de l'expérience et de la pensée est celui-là même que les penseurs de l'empirisme des Lumières ont dessiné, au plus près de cette pulsation vitale qui unit corps et intellection. Pour John Locke, dans son *Essai sur l'entendement humain* (1689), il n'est pas de sens qui ne soit éprouvé, ressenti, goûté.

Aujourd'hui, cette puissance d'incarnation nous revient, du cœur du présent, au plus intime de notre être, dans le

destin organique de nos cellules, dans le battement de la vie et de la mort. Simplement. Des écrivains tels Martin Amis, Will Self, Jeanette Winterson, Alan Hollinghurst,

« La maladie est ici plus qu'une allégorie. Elle ouvre à l'épreuve même du sens qui se joue dans la chair affectée de personnages soumis à la loi aveugle de la fortune. »

ou Ali Smith tentent de se tenir au plus près de cette vie infime, là où se jouent nos vies. Il nous faut relire ce que l'allégorie de la maladie dit de l'état de crise endémique de notre monde dans *London Fields* publié par Martin Amis en 1989, ou encore ce qu'elle nous révèle aussi de l'intimité menue et sidérante de la disparition d'un être cher dans *Written on the Body* qui, en 1992,

confirma le statut de Jeanette Winterson dans le paysage du roman anglais contemporain. La maladie est ici plus qu'une allégorie. Elle ouvre à l'épreuve même du sens qui se joue dans la chair affectée de personnages soumis à la loi aveugle de la fortune. « Pourquoi la perte est-elle la mesure de l'amour ? » (« *Why is loss the measure of love?* ») se demande la voix narrative à l'orée du roman de Winterson. C'est que, bien sûr, s'y joue et rejoue un drame universel et toujours unique, un drame abstrait et incarné.

Ce drame est, plus largement, celui du corps politique tout entier. Ici encore l'allégorie – celle que l'Angleterre n'aura cessé de décliner depuis que Thomas Hobbes l'a formulée dans *Leviathan* en 1651 – s'incarne à la jointure de l'individu et du collectif, du souci intime et des

« La crise qui nous étreint aujourd'hui ouvre à une lecture sombrement littérale de l'allégorie du corps politique. »

peurs génériques. Une autre crise récente, celle du Brexit, a conféré à cette allégorie une pertinence renouvelée et la romancière Ali Smith s'en est emparé dans sa tétralogie du Brexit inaugurée en 2016 par *Autumn*. La crise qui nous étreint aujourd'hui ouvre à une lecture sombrement littérale de l'allégorie du corps politique. Certes, la pandémie actuelle confirme la domination d'une

version biopolitique de la polis. Mais cette expérience collective et radicalement individuelle témoigne plus encore de la puissance non totalisante du souci, souci des êtres chers, souci de l'autre, souci de lendemains soumis à l'incertitude. Ali Smith nous le dit déjà dans *Artful* (2012) avec la gravité légère de ceux qui savent entendre le murmure ténu et puissant des affects vitaux : la maladie, la peur et la mort nous sont propres, elles sont incorrélables. Et pourtant, elles nous redisent aussi notre

être en commun, notre matérialité collective et la lucidité fulgurante de nos affects.

∞

Martin Amis, *London fields*, London, Jonathan Cape, 1989 ; *London Fields*, trad. Géraldine Koff-d'Amico, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2009.

Ali Smith, *Artful*, London, Hamish Hamilton, 2012.

—, *Autumn*, London, Hamish Hamilton, 2016 ; *Automne*, trad. Laetitia Devaux, Paris, Grasset, 2019.

Jeanette Winterson, *Written on the Body*, London, Jonathan Cape, 1992 ; *Écrits sur le corps*, trad. Suzanne Mayoux, Paris, Plon, 1993.



Antony Gormley, *Figures from Another Place*, 2005.

Tous droits réservés. photoeverywhere.co.uk

Catherine Bernard est professeur de littérature britannique et d'histoire de l'art à l'Université de Paris. Ses recherches sur l'histoire de la modernité esthétique l'ont amenée à se pencher sur le modernisme et aussi sur la littérature et les arts britanniques contemporains. Elle est, entre autres, l'auteur d'une traduction et édition critique d'essais de Virginia Woolf (*Essais choisis*, Gallimard, coll. « Folio classique », 2015) et de *Matière à réflexion*, paru aux Sorbonne Université Presses en 2018.

Déjà parus

N°1. *Le confinement, une retraite pour (re)découvrir la nature ?*

Bertrand Sajaloli & Étienne Grésillon

N°2. *Lire Giono au temps du confinement*

Denis Labouret

Face à la situation inédite et si particulière que nous traversons, Sorbonne Université Presses donne la parole à ses auteurs et autrices. Des textes courts articulés autour de leurs objets de recherche et de leurs publications, mettant en perspective la crise actuelle au regard de différents thèmes abordés. Confinement, redécouverte de la nature et de soi-même, apport de l'art en période exceptionnelle, etc., autant d'écrits qui vous permettront de mieux comprendre et appréhender ces bouleversements.

© Sorbonne Université Presses, 2020
ISBN PDF : 979-10-231-1285-6
ISBN ePub : 979-10-231-1286-3

Illustration : Mathilde Tessier
Mise en page : 3ds, Emmanuel Dubois
Typographie Avara © Raphaël Bastide

SUP

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente, 75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

sup.sorbonne-universite.fr

